

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 14 (1917)
Heft: 6

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Pour tout ce qui concerne la rédaction
s'adresser à M. SCHUMACHER,
à Daillens (Vaud).

Pour les annonces et l'envoi
du journal,
s'adresser à M. E. FARRON, à Tavannes.

Bibliothèque :
M. SCHUMACHER,
à Daillens.

Présidence :
M. MAYOR, juge,
à Novalles.

Assurances :
M. FORESTIER,
à Founex.

QUATORZIÈME ANNÉE

N° 6

JUIN 1917

SOMMAIRE : Avis. — Appel à l'entr'aide. — Pesées de ruches. — Erguel-Prévôté. — Le Contrôle du miel en 1917, par M. E. R. — Nécrologie Jules Bertrand (cliché), par M. J. KELLER. — Conseils aux débutants, par M. SCHUMACHER. — Hivernage, par M. J. LAUPER. — Ruchers-pavillons (clichés). — Hivernage, par M. L.-S. FUSAY. — Ma première ruche, par M. J. KELLER. — Rucher Caprez-Trins (Grisons), cliché. — Introduction de reines, par MM. Pierre DELÈZE et J. KELLER. — Poudre de pyrèthre et A propos du vol d'œufs, par M. Aug. CORDEY. — Esparcette, par L'ESCOGRIFFE. — Nouvelles des sections. — Question n° 12. — Nouvelles des ruchers.

AVIS

Ce numéro de juin paraîtra probablement avec quelque retard provoqué par la raison suivante : Le Comité n'a pu recevoir à temps de Berne les bulletins de souscription pour le sucre. Renvoyer ces instructions et ce bulletin au numéro de juillet, c'était provoquer un retard considérable et fâcheux dans la livraison du sucre nécessaire à la nourriture de mise en hivernage.

Nous vous avisons en même temps que l'expédition de ce numéro a été soumise à un contrôle serré en vue de répondre aux réclamations de ceux qui ne reçoivent pas (ou irrégulièrement) leur journal. En cas d'erreur ou d'omission, adresser les réclamations à la fois à M. Farron, à Tavannes, et à M. Noverraz, imprimeur, ruelle Saint-François, Lausanne.

APPEL A L'ENTR'AIDE

Ont encore répondu à cet appel :

MM. Henri Charlet, Penthaz, par 5 francs; E. Cherix, Sous-Vent Bex, par 10 francs; E. Yersin, Fleurier, par 5 francs; Anonyme, du canton de Fribourg, par 5 francs; O. Vuadens, Monthey, 5 francs.

PESÉES DE RUCHES

Nous faisons appel aux « peseurs » pour l'envoi régulier des feuilles de pesées afin de pouvoir présenter un tableau aussi complet que possible de la récolte dans les diverses régions de notre Suisse romande.

Erguel-Prévôté.

Assemblée générale, *Dimanche 17 juin* à 2 h. $\frac{1}{2}$ du soir, à *Cortèbert*, Croix-Blanche.

TRACTANDA :

1. Protocole.
2. Rapport sur la marche de la Société en 1916.
3. Comptes.
4. Renouvellement du Comité.
5. Acceptation de nouveaux membres.
6. Programme d'activité pour 1917.
7. Imprévu.

Cet avis tient lieu de convocation.

Immédiatement après l'assemblée, visite de ruchers.

LE COMITÉ.

LE CONTROLE DU MIEL EN 1917

Les temps sont durs et l'union seule peut nous permettre de traverser la crise sans perdre trop de plumes en route. Pour faire des économies, pour gagner du temps et pour permettre à chacun de manifester son attachement au faisceau de la Romande, le Comité, réuni le 21 mai à Lausanne, a décidé que pour 1917 le contrôle du miel serait remis à chaque fédération cantonale qui organisera le service sur les bases suivantes. Selon l'étendue de la région soumise au contrôle, toute latitude est laissée pour diviser et subdiviser le territoire en régions secondaires, les fédérations, sociétés ou sections nommant les contrôleurs. Ces derniers pourront se procurer, auprès de M. Chapuisat, à Aclens (Vaud), tous les formulaires nécessaires, ainsi que les exemplaires du règlement sur le contrôle du miel et les bocal destinés à recevoir et à conserver le miel échantillon contrôlé. M. Chapuisat, restant directeur officiel du contrôle nommé par la Romande, c'est à lui que seront envoyés les rapports et les demandes d'étiquettes. Un exemple expliquera plus clairement la chose : La Société genevoise nomme trois contrôleurs qui recevront les instructions élaborées dans le règlement; les membres désireux de faire contrôler leur miel s'annoncent *par écrit* au président jusqu'à fin juin et ce dernier transmet les demandes au contrôleur-

chef de la Société, qui prend les dispositions voulues pour inspecter le miel, prélever les échantillons et réunir ses collègues pour prendre une décision en commun. Le contrôle terminé, le rapport est envoyé à M. Chapuisat, à Aclens, avec la demande du nombre d'étiquettes de garantie que ce dernier enverra contre remboursement directement aux apiculteurs, à raison de 2 centimes par pièce pour les étiquettes simples et 5 centimes par pièce pour les étiquettes en couleurs. De cette manière, la caisse de la Romande n'aura pas à supporter les frais de déplacement assez considérables du directeur du contrôle et la possibilité sera donnée à chaque fédération de travailler pour la prospérité commune de notre apiculture romande. Il faut absolument que chacun se dévoue et manifeste son intérêt à notre cause autrement que par des paroles soit de louange, soit de critique. Pour cela, la première condition est de lire le *Bulletin*, de s'imprégner des directions qu'il donne et de s'y conformer; cela facilite le travail de ceux qui sont à la brèche et évite les récriminations tardives autant qu'intempestives.

Dès que les sections ou fédérations auront nommé leurs contrôleurs, elles en enverront la liste à M. Mayor, président de la Romande, à Novalles, et à M. Chapuisat, à Aclens, et ce dernier restera à disposition des différentes commissions pour trancher les différends éventuels.

Si chacun fait son devoir, la chose peut et doit marcher sans accroc et sans trop de dérangement; espérons que bientôt les hausses seront garnies et que chacun sentira combien la garantie du contrôle est un puissant facteur de vente rémunératrice dans une époque où nous risquons de nous voir envahis par les produits les plus hétéroclites d'une chimie en mal de substituer à tous les produits naturels des contrefaçons plus que douteuses.

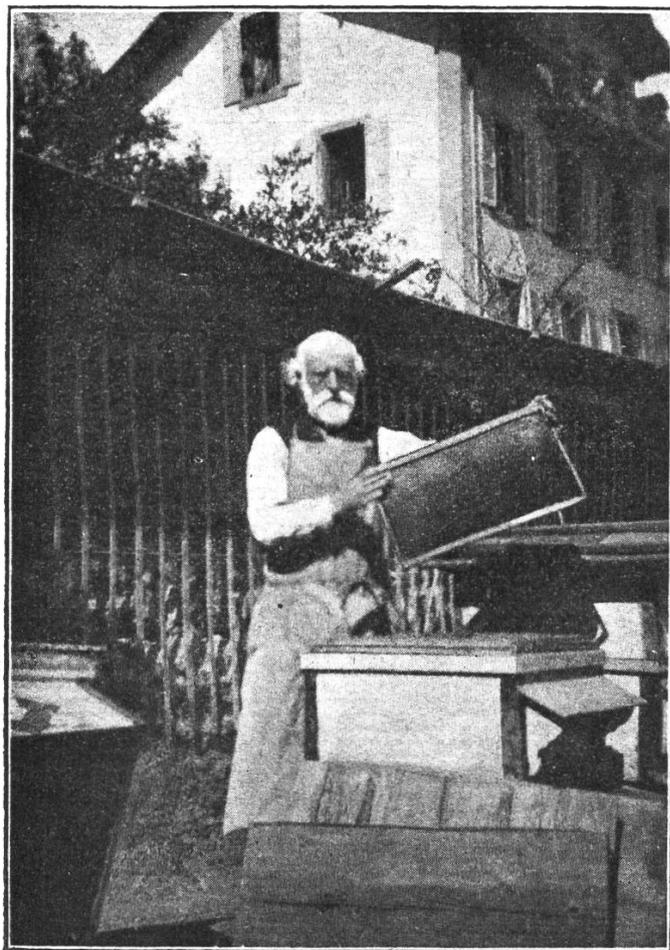
E. R.

† M. JULES BERTRAND

Le 7 mai, un cortège nombreux d'amis accompagnait à sa dernière demeure terrestre la dépouille mortelle de M. Jules Bertrand qui s'était éteint paisiblement à l'âge avancé de 86 ans. Jusque dans sa blanche vieillesse M. Bertrand avait conservé toutes ses facultés intellectuelles, sinon sa vigueur physique et ses amis se plaisaient à trouver en lui les traces de cet esprit gaulois qui caractérise si souvent les descendants des anciens Huguenots.

Né à Serrières, près Neuchâtel, en 1831, M. Bertrand fit ses études à Strasbourg et débuta ensuite dans l'enseignement privé en Alsace et à Neuchâtel au pensionnat Roulet qui était alors aussi bien connu

en Suisse qu'à l'étranger. En 1863, il entra dans l'enseignement public et les générations qui ont eu le privilège de passer par sa classe gardent de lui le souvenir d'un éducateur consciencieux qui s'intéressait à ses élèves non seulement pendant qu'ils lui étaient confiés pour leur instruction, mais encore longtemps après leur scolarité. Par son urbanité, par la droiture de son caractère, par l'idéale pureté de ses intentions, par la fermeté de ses principes, M. Bertrand commandait le



respect à ses élèves et à ses supérieurs. Chrétien authentique, il mettait en pratique les leçons de son divin Maître en s'associant à l'œuvre des missions et aux entreprises de relèvement moral, en soulageant avec un tact parfait les misères et les souffrances de son entourage, de sorte que sa mémoire restera en bénédiction au milieu de ses concitoyens.

M. Bertrand a commencé à s'occuper d'apiculture quand il pensait prendre sa retraite de l'enseignement et il a eu le bonheur d'y consacrer ses heures de loisir pendant plus de 20 ans. A un âge où les hommes sentent ordinairement leurs forces diminuer, M. Bertrand se

mit avec une étonnante rapidité au courant de la science apicole. Dès le début de son activité dans ce domaine, qui était pour lui un champ inexploré, notre vénéré ami s'abonna au journal de la Société romande d'apiculture, lisait la *Schweizerische Bienenzeitung*, se fit recevoir de la Côte neuchâteloise et resta jusqu'à sa fin un membre zélé de son comité. Il assistait régulièrement aux réunions de sa section et les sociétaires aimaient à entourer ce bon vieillard aux manières correctes et courtoises qui avait pour chacun une parole aimable, un regard affectueux, une bonne poignée de mains. Dans sa conversation affranchie de toute prétention, de toute pédanterie, on devinait aisément l'homme instruit, l'esprit éclairé et cultivé. Il possédait à un haut degré le talent de s'exprimer nettement, mais il savait aussi écouter patiemment les opinions des autres.

On comprendra facilement qu'avec de telles dispositions M. Bertrand pratiqua l'apiculture sans ces tâtonnements et ces fausses manœuvres que commettent si souvent les profanes qui entreprennent étourdiment à manier les abeilles; dès les premières années, il n'enregistrait que des succès comme apiculteur. Ce qui marquait les travaux de M. Bertrand au rucher, c'était son amour de l'ordre et son habitude de réfléchir. Avant de se livrer à une opération, il en prévoyait les moindres détails et aussitôt la ruche fermée ou au plus tard le soir, M. Bertrand notait minutieusement dans son carnet, où chaque colonie avait sa page, tout ce qu'il venait de faire. Il voulait ainsi parer à certaines lacunes de sa mémoire, disait-il, mais c'était plutôt par besoin d'ordre et d'exactitude qu'il procédait de cette manière.

En travaillant, un des derniers jours du mois d'avril, dans son rucher où un petit pillage venait d'éclater, M. Bertrand eut une faiblesse; on le vit subitement défaillir et s'affaïsser; un voisin accourut, on le transporta chez lui; le mal s'aggrava rapidement, mais le malade garda sa parfaite lucidité d'esprit et conserva sa tranquille assurance et sa sérénité jusqu'au seuil de l'au-delà.

La mort élémentaire vint bientôt le prendre doucement sans agonie.

Maintenant qu'il nous a quittés, suivons le sillon lumineux qu'il nous a laissé par sa vie toute faite de modestie et de rectitude, pour que notre fin puisse être semblable à la sienne.

Neuchâtel, le 10 mai 1917.

J. Keller.

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

La fin d'avril a opéré des miracles et la première quinzaine de mai a complété la merveilleuse transformation de la nature. Ce fut comme un coup de baguette magique. Et personne n'est resté insensible au

tableau sans pareil qu'offraient les campagnes. Oh ! les splendides bouquets qu'offraient les cerisiers et les poiriers ; quelle admirable symphonie chantée par les oiseaux tranchant sur la basse profonde donnée par le bourdonnement de nos abeilles enivrées de tous ces parfums. Le seul regret c'est que ce fut très court, trop court au gré de nos yeux de nos oreilles, de tous nos sens.

De tous côtés, nous recevons des nouvelles enthousiastes; même ceux qui étaient prêts à délaisser l'apiculture, comme une source trop constante de désillusions; reprennent goût à cette occupation, en constatant combien il faut peu de rayons du soleil fécond et bienfaisant pour transformer toutes choses, même leur découragement. Pourvu que nous n'ayons pas de nouveau cette année quelqu'un de ces malencontreux communiqués aux journaux qui chante victoire beaucoup trop vite, car aujourd'hui 18 mai le temps paraît se mettre à la pluie et, s'il survénait une série de jours mauvais, nombre de hausses bien commencées se rempliraient... de couvain plus que de miel; pour les contrées qui n'ont qu'une récolte, très courte encore, ce serait une dégringolade rapide des joyeuses et grandes espérances. Mais n'anticipons pas.

Il faut veiller à ce que le couvain puisse encore se développer et la récolte est venue si brusque et si abondante que nombre de hausses ont été placées trop tard et qu'il y a eu de ce fait une restriction du couvain qui pourrait avoir de fâcheuses conséquences.

Si vous avez une colonie suspecte, qui ne se développe pas, envoyez un morceau de rayon à la *Station de bactériologie du Liebefeld, à Berne*. Vous aurez ainsi une réponse sûre et vous saurez à quoi vous en tenir.

Si vous n'avez pas suffisamment de rayons bâtis, c'est maintenant qu'il faut vous enrichir de ces précieuses réserves. En théorie, on peut faire bâtir plus tard, à l'aide de sirop. Mais outre que le sirop est rare et cher cette année, j'ai fait l'expérience qu'il est difficile et coûteux de faire bâtir plus tard; une fois la période d'élan passée, la colonie bâtit peu et mal. Pour les rayons de hausses, mettez-en 10 ou même 11 (Dadant-Blatt) pour commencer; lorsque les cellules seront bien allongées, vous pourrez n'en mettre que 9 seulement et vous aurez alors de ces rayons dodus, larges aux deux bouts et épais au milieu, qui pèseront leurs 2-3 kilos.

Tout en donnant joyeux essor à votre reconnaissance, n'entrez pas dans le bataillon des « blagueurs » qui font toujours des récoltes plus magnifiques que les autres, qui n'ont jamais de pertes, qui sont toujours plus malins que leurs voisins, qui ont toujours tout prévu, etc., etc. Ces vantards sont désagréables partout, mais surtout dans les

rangs des apiculteurs et ce sont leurs propos qui font du mal à notre corporation, évidemment honorable. Notre société institue un service de renseignements sur la marche de la récolte et les prix du miel; informez le soussigné de ce que vous savez et c'est le résumé de tous les renseignements reçus qui paraîtra dans les journaux. Pour la fixation des prix du miel, il faut tenir compte des nombreuses années déficitaires dont les soldes passifs font hausser le prix de revient du miel pour qui sait tenir une saine comptabilité.

Mon cher, débutant, c'est le moment où vous pourrez apprendre beaucoup de choses; profitez donc de vos loisirs pour aller faire visite à des aînés, on apprend à tout âge et le « donneur de conseils » a lui-même grand besoin d'apprendre encore. Et si vous n'avez pas obtenu réponse satisfaisante à vos questions, posez celles-ci au *Bulletin*. C'est un des meilleurs moyens d'instruction mutuelle. Prenez bien soin de vos essais; nourrissez-les, ce ne sera ni du temps, ni de l'argent perdu.

Et si vous êtes obligé d'extraire déjà dans ce mois de juin, prenez garde de n'extraire que le miel bien operculé, sinon vous aurez de vilaines surprises. Je vous souhaite l'agréable devoir de commander force bidons et bocaux pour loger votre récolte qui trouvera facilement preneur à de bons prix sans que vous ayez à craindre d'arriver trop tard sur le marché.

Schumacher.

HIVERNAGE

Mercredi 4 avril, j'ai fait la première visite de mes six Dadant-Blatt; toutes les reines sont à leur poste.

Quant à la couverture des ruches pour l'hivernage, je l'ai faite différemment :

1° Planchettes, matelas et deux sacs de balle d'avoine. Résultat : cadres moisissés, assez de vivres et beaucoup de couvain.

2° Planchettes et matelas. Résultat : peu de moisissure, assez de vivres et beaucoup de couvain.

3° Matelas. Résultat : point de moisi, pas assez de nourriture et peu de couvain.

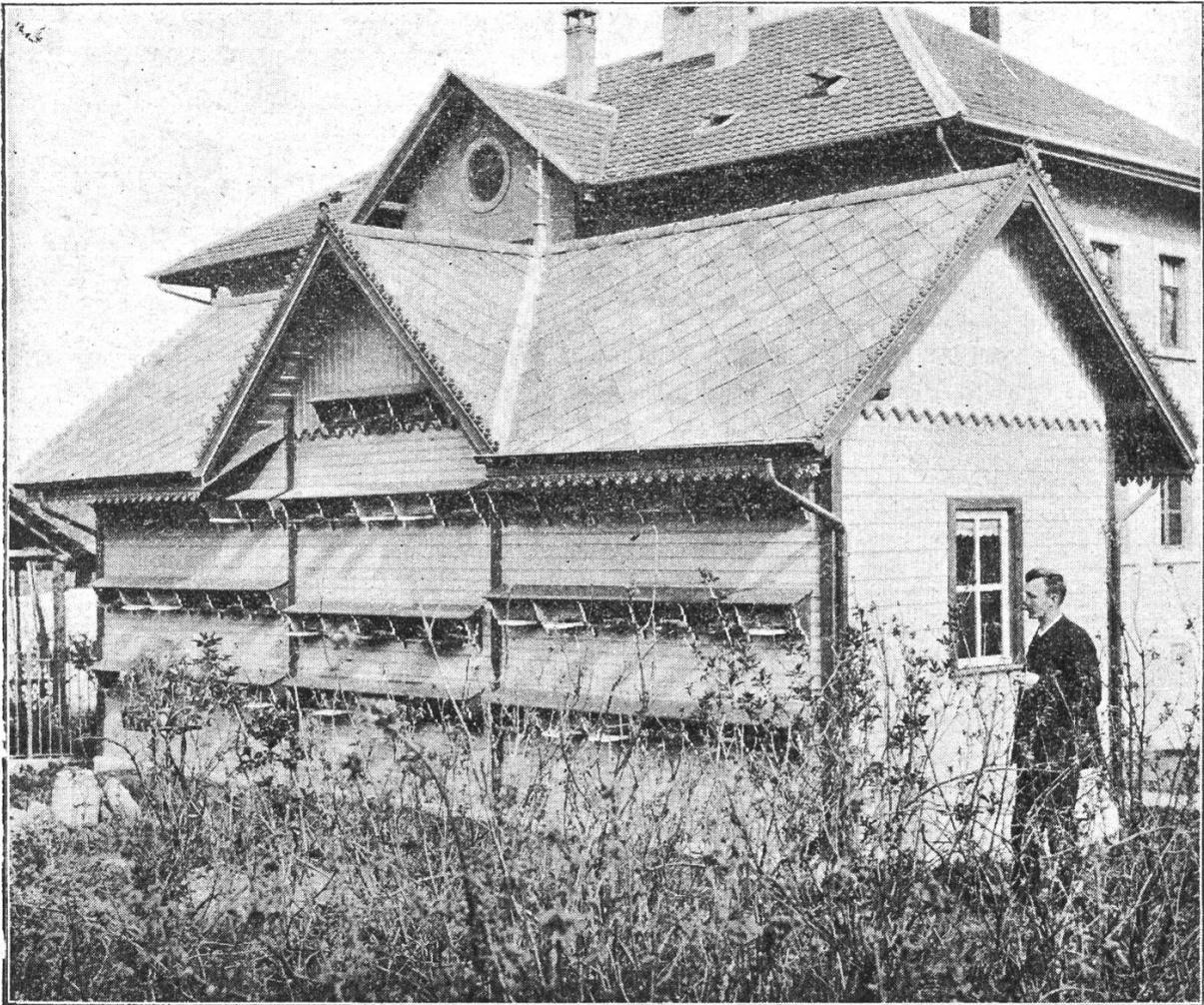
J'ai remarqué dans trois ruches (reine 1915-16) du couvain de mâle et même des mâles prendre leur vol. Que pensez-vous de cela ?

Le 5, apport de pollen.

J. Lauper.

RUCHERS-PAVILLONS

Grâce à l'obligeante complaisance de M. Göldi, président de la Société suisse-allemande, nous pourrions présenter aux lecteurs du *Bulletin* une série de clichés reproduisant des vues de ruchers-pavillons tels qu'on les rencontre, souvent gracieusement placés, dans la Suisse allemande. Le premier que nous voyons aujour-

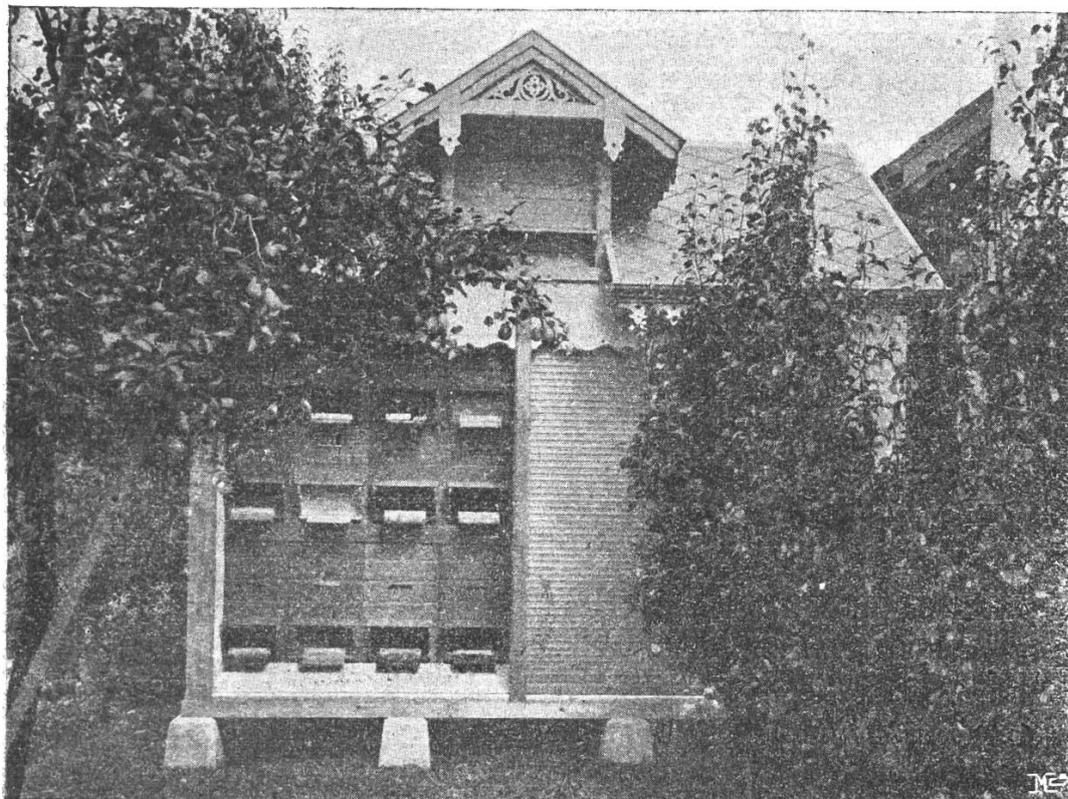


d'hui est celui de M. Hans Frey, à Itingen (Bâle-Campagne). Ce rucher a 8 mètres de long et 3 mètres de large et place pour 54 colonies système Reber. Orientation au sud.

Le deuxième cliché nous fait voir un rucher construit par une maison spécialiste de Lucerne. La partie de droite nous montre une fermeture à rouleaux. Ce serait très avantageux pour l'hiver, les basses températures suivies ou les journées claires, mais froides.

D'autre part, nous donnons une vue d'un rucher situé à l'autre

extrémité de la Suisse, à Caprez-Trins (Grisons). C'est une fort belle collection de Dadant-Blatt. La flore de cette région produit un miel dont la réputation s'étend fort bien.



HIVERNAGE

Je me permets de vous adresser quelques réflexions au sujet de l'article de M. Dadant sur l'hivernage. D'abord, comme isolant pour garnir les doubles parois et les coussins, j'ai essayé beaucoup de choses déjà depuis cinquante ans; rien ne m'a mieux satisfait que la balle d'avoine, mais aujourd'hui les conditions sont changées, la balle d'avoine se vend, et même assez cher. Voici donc un autre produit qui la remplace avantageusement et ne coûte rien. C'est la balle de trèfle produite par la batteuse à trèfle, matière très fine, chaude et très isolante. A défaut de ce produit, les vieux journaux sont aussi un excellent isolant; il ne faut pas les chiffonner, mais les étendre sur toute la surface à doubler. Pour les coussins il faut préférer la balle. Quant aux ruches à simples parois, elles ne me sourient guère et je vois d'un œil peu satisfait M. Dadant couvrir chaque automne ses cinq cents ruches avec des feuilles d'arbres, de même que l'enveloppe en carton goudronné. Je m'étonne qu'on préfère de semblables

systemes à la ruche à doubles parois. Si M. Dadant n'était pas un apiculteur consommé, je n'y prêterais même aucune attention. Que doit dire M. Bosset en lisant que des ruches abondamment calfeutrées n'ont pas si bien hiverné que d'autres à simples parois ? Je m'étonne aussi qu'avec des températures de 35 degrés des abeilles puissent résister en plein air dans des ruches pareilles. Je me souviens des graves déboires éprouvés dans le rucher d'un de nos anciens et bons apiculteurs, M. Vielle, de La Chaux-de-Fonds, à cause du rude climat de cette contrée. Le changement si brusque de la température dont parle M. Dadant serait-il la cause de cette préférence ? Quoi qu'il en soit, je ne doute pas que M. Dadant ait des raisons plausibles pour en venir là, mais je me demande s'il y a longtemps que cette pratique est adoptée, car en pareille matière il faut quelques années d'expérience pour se prononcer pour ou contre. Il est question plus haut de carton goudronné. Une expérience que je viens de faire et qui peut rendre de grands services est celle-ci : Pour enduire le bois, à la place de couleur à l'huile qui manque, prendre du goudron de gaz, le chauffer en s'arrangeant que l'évaporation ne vienne pas en contact avec la flamme, puis une fois chaud, c'est-à-dire très liquide, ajouter un quart de pétrole et bien remuer; il est prudent de ne verser le pétrole qu'avec un pot ouvert ne contenant que la quantité voulue; vous avez ainsi un enduit qui pénètre puissamment dans le bois ou le carton et sèche presque immédiatement; sur le métal il donne un superbe noir brillant, semblable à l'émail. Cet emploi est à recommander pour sa valeur et son bon marché. Pour les ruches, il s'agit après cela de trouver le moyen de les blanchir, car on ne peut pas les laisser noires. L'huile manquant totalement pour préparer de la couleur, se trouvera-t-il quelqu'un qui puisse nous indiquer un moyen pratique ?

L.-S. Fusay.

MA PREMIÈRE RUCHE

Le baron de Berlepsch a possédé sa première ruche à l'âge que j'avais moi-même lorsque je suis entré en possession de ma première colonie d'abeilles. C'est sans prétention aucune que je mentionne cette coïncidence, toute fortuite, quoique je pense avec Télémaque que « quand on ne peut pas être Hercule, il fait cependant beau l'imiter ».

Je parle donc du bon vieux temps où l'on voyait auprès de beaucoup de fermes « un banc d'abeilles ». Pour me conformer à la stricte vérité, je dois dire que mon père possédait à environ trente pas

de la maison un petit rucher, tout simple : un toit supporté par quatre troncs d'arbre et entouré de planches sur trois côtés; il était orienté vers le midi et flanqué de deux pruniers qui protégeaient la rustique construction contre les assauts du vent et aussi un peu contre l'ardeur du soleil. J'ai visité mon hameau natal plusieurs fois depuis mon départ de la maison perternelle. Le rucher a bravé longtemps les outrages du temps, conservant sa forme primitive et ses deux bancs chargés encore de quelques vieux paniers, mais le bourdonnement d'antan diminuait chaque saison; les pruniers, en grandissant, portaient des marques de décadence, quelques paquets de mousse envahissaient les bardeaux. A l'oubli et à l'abandon succéda la ruine et quand j'ai parcouru ma commune pour la dernière fois, il y a quelques années, les arbres seuls, vieux et décrépits, indiquaient l'endroit du rucher. Saisi d'un accès de mélancolie, je pensais aux beaux jours d'autrefois en répétant *sic transit gloria mundi*.

Les bancs du rucher étaient, il y a cinquante ans, bien peuplés; mon père avait toujours une douzaine de colonies qui faisaient déjà partie de son patrimoine et se composaient naturellement de « capotes » de paille. Ma famille a possédé des abeilles de tout temps, nous étions apiculteurs de naissance et nous ne gouvernions pas plus mal notre apier que les rois, qui arrivent par hérédité au trône, administrent leurs sujets, c'est-à-dire que nous savions surtout bien enlever les belles récoltes, mais le reste de la science apicole se bornait à une routine extrêmement simple qui se transmettait de génération en génération. Un mouchier passait chaque printemps et chaque automne, faisait la revue en râclant les tabliers, en taillant les rayons lourds ou défectueux et en donnant quelques directions sommaires. Mon père enlevait lui-même les calottes de surplus, recueillait les essaims et allait quelquefois le dimanche regarder ses insectes en fumant sa pipe. Nous autres, c'est-à-dire mes quatre frères, ma sœur et moi, nous étions surtout intéressés dans les capes de miel; plus leur nombre augmentait dans la dépense, plus notre mère nous donnait les tartines au miel grandes et nombreuses. Mon père avait besoin de nous quand les abeilles essaïmaient; il n'aimait pas monter sur les échelles, parce que le vertige le troublait et il appelait alors un de mes frères pour descendre l'essaim « haut perché ». Quand les abeilles se posaient gentiment sur les groseillers ou au bas d'un arbre, mon père les ramassait en leur parlant de bienvenue et en nous montrant qu'il fallait traiter avec douceur la jeune famille qui venait de nous confier son sort. A cette occasion, mon père — je le vois encore — relevait ses manches de

chemise, prenait une feuille de menthe entre ses lèvres et d'un geste énergique faisait tomber la grappe dans le vide de la ruche sur laquelle il posait le tablier en bois, puis retournant délicatement le nouveau-né il le mettait à l'ombre jusqu'au soir; c'est seulement à la tombée de la nuit que la nouvelle colonie prenait sa place définitive sur le banc du rucher.

L'histoire de ma première ruche remonte à la saison d'essaimage de cette époque, déjà lointaine. Nous avions cette année-là beaucoup d'essaims, ils devenaient presque une calamité. C'est à la sortie d'un de ces essaims, qui tournoyait longtemps dans les airs et qui s'élevait graduellement, que mon père me dit : « Jean, je te le donne, attrape-le, il est à toi. » Me voici donc à peu près propriétaire d'une colonie, probablement d'un essaim secondaire qui fuit à tire-d'aile et dont la jeune reine — mon père l'appelait toujours roi — folle d'amour se soucie peu du tintamarre des faux et des casseroles, tourbillonne çà et là autour des cimes des arbres, s'élance dans l'azur pour prendre finalement la poudre d'escampette. Sans faire attention à la chaleur de juillet, je franchis la haie et le ruisseau, je traverse les champs, suivant toujours le petit nuage des abeilles et nous arrivons, elles et moi, après une course effrénée d'un quart d'heure, presque en même temps à la « ferme des alouettes » où les fugitives vont se poser sans façon dans un buisson de groseillers, ce qu'elles auraient pu faire tout aussi bien chez nous. Je m'assis sur un pan de mur et je picorais quelques groseilles quand la fermière survint en m'interpellant : « Eh ! voyez-vous ce garnement qui mange mes fruits ? Veux-tu f.... le camp ? Tu n'as rien à faire dans notre jardin ! » Je compris la gravité de la situation; je n'avais certes pas le droit de m'asseoir sur son mur et encore moins de prendre ses groseilles; je capitulai donc et, montrant l'essaim de la main, je lui dis d'une voix assurée : « Madame, ces abeilles sont à nous. » — « Va-t'en avec tes bêtes ou je te montrerai le chemin ! » Je laissai mon essaim et j'allai conter l'affaire à mon père. « Prends ce qu'il te faut, va recueillir cet essaim et si elle te touche un cheveu, nous verrons », fut sa réponse. Fort de cette parole paternelle, je saisis le nécessaire pour loger l'essaim; je réussis encore à engager mon frère cadet à m'accompagner, ce qui finit par m'encourager tout à fait. A notre arrivée la fermière se montra encore sur le seuil de la porte, mais voyant notre assurance elle marmotta quelques mots et nous laissa faire. J'avais trop souvent assisté à l'opération pour être dans l'embarras. Je retrouvai donc mes manches de chemise, je pris un brin de menthe entre mes dents et d'une bonne secousse je fis tomber la boule des abeilles dans le panier; mon frère me tendit

timidement le tablier et j'installai le tout au pied d'un poirier, pendant que mon frère s'en allait en criant; quelques abeilles s'étaient accrochées dans ses cheveux. Le soir je portai ma ruche à son futur domicile dans notre vieux rucher; ce fut un des plus beaux moments de ma jeunesse. J'avais 14 ans.

Mes souvenirs ne sont pas assez précis pour me rappeler si le bonheur a troublé, la nuit suivante, mon sommeil ou non, mais je sais encore très bien que je me rendis le lendemain matin au rucher et que je constatai avec satisfaction que ma colonie travaillait, peut-être pas aussi activement que ses voisines, car elle devait organiser l'intérieur de son ménage. Afin que les avettes se plussent dans leur nouvelle demeure, je déposai sur leur panier une poignée de menthe et de thym, puis, ayant cherché de la bouse à l'écurie des vaches, je calfeutrai bien l'interstice entre le tablier et la ruche et je fixai avec quatre clous une porte en fer-blanc avec glissière verticale. Dès lors je passais souvent au rucher, j'observais le va-et-vient de mes bestioles; les pelotes de pollen me semblaient promettre bien plus que les abeilles, qui abordaient lourdement et maladroitement devant l'entrée, car j'ignorais que c'étaient justement ces dernières qui apportaient le doux nectar. Je distinguais facilement les bourdons; je savais qu'ils avaient une mission obscure, qu'ils ne butinaient pas et qu'on pouvait les tuer impunément sans compromettre la prospérité de la ruche. Il y en avait peu dans mon essaim et ils disparaissaient rapidement. L'envie de guigner dans l'intérieur mystérieux de la colonie me prenait quelquefois, malgré l'expérience, douloureusement acquise, que les abeilles n'aimaient pas qu'on se permît trop de familiarité avec elles. Ce qui m'empêchait d'examiner de près les mœurs de mes avettes, c'était l'absence d'un voile ou d'un masque dans notre rucher. Mon père fumait, il était littéralement enveloppé d'un nuage quand il enlevait les capes de miel. Je croyais, sans bien savoir pourquoi, que les garçons comme moi n'osaient pas fumer. Un de mes camarades, qui était de trois ans plus âgé que moi, fumait en cachette derrière la grange et il m'avait passé à plusieurs reprises son cigare allumé; je tirais quelques bonnes bouffées et je le lui rendais en disant merci et en crachant. Pour les abeilles, cependant, la pipe était de rigueur. A côté du baromètre, mon père suspendait sa pipe du dimanche, pièce de luxe avec réservoir en corne, couvercle et chaînette en argent; y toucher aurait été un sacrilège; suivaient cinq ou six « brûlots » alignés selon leur âge, un clou vacant indiquait l'endroit de la pipe que mon père portait toujours dans sa poche. Le tabac, un gros paquet d'une livre, se trouvait tout près dans un cornet blanc orné d'une réclame en carac-

tères rouges. J'avoue aujourd'hui que ce ne fut pas pour jouir du fruit défendu de fumer que je décrochai pendant l'absence de mes parents une de ces pipes et que je la bourrai et qu'ayant rabattu le couvercle sur le foyer je la glissai sous mon habit, mais c'était pour aller visiter ma ruche, la retourner, inspecter ses rayons et prendre si possible un bon morceau de miel. L'aventure se déroula avec rapidité et déploya des conséquences presque inénarrables. Le bienveillant lecteur devinera aisément, mais seulement en partie, les suites de mon étourderie, ayant probablement lui-même quelques réminiscences de sa première pipée de tabac. Les abeilles n'étaient pas de bonne humeur cet après-midi de l'arrière-saison. A peine eus-je renversé le panier qu'elles commencèrent à s'agiter; plus elles bourdonnaient, plus je fumais; ne me sentant plus maître de la situation, je remis précipitamment la ruche sur son siège et je pris la fuite, fumant, fumant avec rage en me dirigeant vers la fontaine où je réussis à me débarrasser des bestioles en fureur et à retirer les aiguillons plantés dans toutes les parties de mon corps, mais surtout à la tête. J'allai ensuite, mal arrangé et tout penaud, m'asseoir devant la maison, quand des nausées et un violent mal de cœur m'accablèrent horriblement. Le tabac de mon père fit plus d'effet sur moi qu'il n'en avait produit sur les abeilles. C'est dans cet état lamentable que mes parents me découvrirent, couché sur le banc à côté de la porte d'entrée. Ils ne me firent pas de reproches, je leur ai probablement inspiré de la pitié.

Pendant quelques jours j'interrompis mes visites au rucher. Les moqueries de mes frères et de ma sœur stimulaient mon tempérament plutôt héroïque et, n'écoulant que les ressorts de ma jeunesse, je retournai au rucher. La saison était à son déclin; les troupeaux de vaches paissaient déjà dans les prés, la campagne offrait encore quelques rares fleurs aux diligentes butineuses, mais pendant les heures du matin et du soir les abeilles ne sortaient plus guère. Notre mouchier vint en septembre peser les ruches et marquer au crayon bleu le poids de chaque colonie. La mienne pesait, panier, population et rayons, tout juste dix livres. Pour la sauver il fallait nourrir, nourrir beaucoup, personne ne savait exactement la quantité de sirop qui lui était nécessaire. Mon père avait bien donné par-ci par-là quelques verres de sirop ou de miel aux abeilles, mais toujours au printemps. Celles qui n'avaient pas assez de provisions en automne mouraient pendant l'hiver. C'était là une loi inexorable, observée de père en fils dans toute la contrée. Ne voulant pas laisser périr ma colonie, je me décidai de la secourir malgré les sacrifices qui s'imposaient ainsi à ma bourse. J'avais un peu d'argent laborieusement

économisé et gardé soigneusement dans un porte-monnaie que ma marraine m'avait donné. Comme l'année n'avait produit qu'une piètre récolte, je ne pus me procurer du miel dans le voisinage et je dus aller en chercher une livre à la pharmacie du village. Ma mère, à laquelle je fis maintes protestations d'obéissance et promesses de petits services, me donna une livre de sucre et prépara un pot de sirop. (Pour consoler mes lecteurs, qui trouvent que nous payons actuellement le sucre cher, je leur dirai qu'il coûtait alors 65 centimes la livre.) Ma colonie reçut le soir un verre de sirop recouvert d'une toile très mince et renversé sur la bonde du panier; les abeilles absorbaient facilement cette quantité pendant la nuit. Après avoir renouvelé la dose plusieurs fois, je constatai que mon sirop diminuait rapidement, trop rapidement pour mes ressources, et j'attendis alors quelques jours avant de donner un autre verre. Quand j'eus épuisé ma première provision de nourriture, je me rendis compte qu'un autre achat de miel drainerait ma bourse à fond et je n'osai que timidement prier ma mère de consentir à un second compromis. Avec son généreux concours j'eus de nouveau un pot de sirop que j'administrerai prudemment. Un verre par semaine suffira, me dis-je; l'hiver est long et mes finances ne me permettront pas de courir de nouveau chez le pharmacien. La saison s'avança cette année-là doucement, sournoisement; la gelée blanche couvrait les champs le matin et disparaissait tard. On mit un vieux sac sur chaque ruche et l'on abandonna les abeilles à leur sort. Je continuais à nourrir ma ruche; chaque semaine je trouvais le verre vide et je croyais que tout marchait bien. Au Nouvel-An ma bourse, devenue tout à fait étique, prit un certain embonpoint grâce aux étrennes de ma bonne tante et je pus envisager l'avenir de ma colonie sans inquiétude. Après un mois de janvier très froid arrivèrent les bourrasques de février. Les deux dernières fois que j'avais donné la nourriture habituelle, je n'avais pas remarqué d'abeilles, ni entendu leur murmure; je continuai néanmoins ma distribution. A la fin du mois survint un changement de température, plusieurs journées radieuses se succédèrent, on ouvrit les fenêtres aux rayons bienfaisants du soleil, le joyeux bourdonnement des abeilles se fit entendre jusqu'à la maison d'habitation. Mon père prit sa pipe et s'achemina du côté du rucher; j'y fus avant lui et je vis avec stupeur qu'il n'y avait point d'abeilles à l'entrée de ma ruche. Peine inutile de frapper contre les flancs de la ruche, la mort avait achevé son œuvre. Mon père souleva le panier; les cadavres des abeilles inondés de sirop couvraient le tablier, et rayons, abeilles et sirop formaient une masse gluante. Que m'importait la perte de quelques autres colonies !

A la saison nouvelle les places vides seront repeuplées par de nouveaux essaims que l'apier fournira sans doute. Mais ma ruche, ma seule, ma première ruche était ruinée et j'eus un vague sentiment que j'avais causé moi-même ce désastre. L'argent perdu, mes illusions anéanties me firent un si profond chagrin que j'étais prêt à pleurer. Mon père sympathisa avec mon désespoir et mettant tendrement sa main sur mon épaule me dit : « Je te donnerai un autre essaim. »

La même année, je quittai la maison paternelle pour faire mes études dans la capitale et bien des années s'écoulèrent jusqu'à ce que mon père tint sa parole en me faisant cadeau d'un bel essaim dont la postérité vit encore dans mon rucher. *J. Keller.*



Rucher Caprez-Trins (Grisons).

INTRODUCTION DE REINES

Je me permets de vous signaler un fait qui confirme pleinement ce que vous disiez dans un précédent numéro du *Bulletin* au sujet des introductions.

Le 1^{er} juin, l'année dernière, un de mes voisins visitait ses ruches

pour y enlever les alvéoles de reines. Il en avait trouvé une demi-douzaine qu'il m'apporta dans des boîtes d'allumettes où ils étaient restés pendant la visite. Quelques reines furent trouvées écloses dans ce palais improvisé. Qu'en faire ? J'avais précisément à ce moment-là une colonie orpheline. Je la visite de fond en comble; aucun alvéole royal. Essayons. Je n'avais pas de cage à reine. Je referme la ruche, la laisse dix minutes à un quart d'heure, puis je l'entr'ouvre doucement en écartant la planchette, j'envoie quelques bouffées de fumée et dépose la reine sur un cadre. Que va-t-il en advenir ? Sa Majesté rencontre une abeille, elle lui demande à manger. Sa requête est bien accueillie. Bientôt, c'est deux, trois abeilles qui l'entourent, la nourrissent, la brossent, etc. Je referme la ruche.

Le lendemain, j'examine la planchette, le trou de vol et n'y trouve pas le cadavre de la reine. Dix jours après, la colonie avait du jeune couvain. L'opération avait donc réussi.

Après tout ce que j'avais lu sur les précautions à prendre pour les introductions, surtout de mères non fécondées, je demeurai persuadé que c'était là une exception et je n'oserais pas introduire de cette façon une reine de prix. Mais à certaines conditions, ne pourrait-on pas réussir ? Ces conditions ont été énumérées par M. Odier dans le n°4 du *Bulletin*, réponse au n° 3. Il me semble cependant qu'il faudrait établir une différence entre une reine fécondée et une autre qui ne l'est pas. M. Odier dit :

« Donc, en pleine récolte... introduisez votre reine comme vous voudrez, avec ou sans fumée, par le trou de vol ou par le haut, et en temps ordinaire ne le faites qu'après avoir rendu votre colonie orpheline au moins vingt-quatre heures d'avance et au moyen d'une boîte ou d'une cage. »

En attendant le résultat de nouvelles expériences, ne serait-il pas prudent de s'en tenir à la règle suivante :

« En pleine récolte, introduisez votre reine fécondée comme vous voudrez, avec ou sans fumée, par le trou de vol ou par le haut, et en temps ordinaire, qu'il s'agisse d'une reine fécondée ou non, ne le faites qu'après avoir rendu votre colonie orpheline au moins vingt-quatre heures d'avance et au moyen d'une cage ou d'une boîte » ?

Muraz-Collombey, 16 avril 1917.

Pierre Delèze.

Le *Bulletin* a entretenu ses lecteurs à plusieurs reprises de ce sujet. Dans *Advanced Bee-Culture*, M. Z. Hutschinson, le rédacteur de la *Bee-Keepers' Riview* donne plusieurs méthodes pour l'introduction des reines, mais il accorde la préférence au mode suivant qui se recommande par sa simplicité et dont il garantit le succès absolu;

aussi tous ses envois de reines sont-ils accompagnés des instructions que voici : « Aussitôt que vous recevez cet avis, retirez la reine de la colonie dans laquelle vous désirez introduire la nouvelle reine. Quand celle-ci arrivera, placez-la dans un endroit sûr jusqu'après le coucher du soleil, à la tombée de la nuit allumez votre enfumoir et lorsqu'il marchera bien, ajoutez une poignée de tabac à fumer, mettez la cheminée et quand l'odeur du tabac se fait sentir, envoyez deux ou trois bonnes bouffées dans l'entrée de la ruche. Attendez deux ou trois minutes et envoyez de nouveau une bonne bouffée ou deux, ouvrez alors la ruche, chassez les abeilles par une bouffée de fumée, ouvrez la cage et laissez la reine descendre entre les cadres en la suivant d'une ou deux bouffées de fumée et fermez la ruche. Une demi-heure après, allumez de nouveau l'enfumoir ajoutez du tabac comme auparavant et envoyez deux bonnes bouffées par l'entrée. S'il n'y a pas de récolte de miel, nourrissez la colonie chaque soir, à l'intérieur de la ruche avec du sirop de sucre, mais ne touchez pas au nid à couvain pendant quatre ou cinq jours ».

J. Keller.

POUDRE DE PYRÈTHRE

(Réponse à M^{me} Ruhlé.)

La poudre de pyrèthre peut être aussi nuisible aux abeilles qu'aux larves de la fausse-teigne. Le nettoyage complet des rayons qui en auraient été saupoudrés serait assez difficile, sinon impossible. La poudre, il est vrai, perd assez vite ses propriétés insecticides, mais je crois tout de même qu'il vaut mieux ne pas risquer la chose. Peut-être pourrait-on saupoudrer abondamment le fond de l'installation (caisse, ruche, armoire, etc.); une ou deux minutes après on y placerait les rayons attaqués et l'on fermerait bien hermétiquement. C'est une expérience à faire. En tout cas, la poudre doit être bien fraîche.

M^{me} Ruhlé se plaint de l'inefficacité des soufrages. Il peut y avoir à cela trois causes :

1° ou bien plusieurs éclosions ont eu lieu à de courts intervalles, auquel cas il aurait fallu soufrer plus fréquemment.

2° ou bien les rayons n'ont pas été soumis assez longtemps à l'action de l'acide sulfureux (il faut une bonne demi-heure);

3° ou bien l'installation n'était pas assez bien close, de sorte que l'acide s'échappait trop rapidement.

Aug. Cordey.

A PROPOS DU VOL D'ŒUFS

Dans son article paru dans le n° 2 du *Bulletin*, M. Marguerat dit (page 42) : «...et ceux qui ont prétendu qu'à l'occasion elle a recours au vol d'œufs pour se donner une remplaçante se sont trompés ». N'est-ce pas M. Marguerat qui se trompe ? En tout cas, je le prierai de bien vouloir expliquer ce qui s'est passé chez moi.

Au mois de juillet de l'année dernière je rendis orpheline une colonie d'abeilles italiennes en la privant de sa reine dont j'avais besoin pour un essaim artificiel. Au bout de quelque temps je trouvai dans la ruche orpheline deux alvéoles royaux. Quand les jeunes abeilles firent leur apparition, il se trouva qu'au lieu d'abeilles italiennes ou au moins de croisées au premier degré, c'étaient des abeilles noires

Mon explication, à moi, est la suivante : au moment où la colonie était rendue orpheline il n'y avait, vraisemblablement, ni œufs ni toutes jeunes larves (je n'avait pas pris la précaution de m'assurer s'il y en avait), et les abeilles, désirant sauver leur colonie, ont dérobé des œufs dans une colonie d'abeilles communes. Pourquoi ne l'auraient-elles pas fait si elles en avaient la possibilité ? Peut-être M. Marguerat trouvera-t-il une autre explication.

Aug. Cordey.

ESPARCETTE

Quelle est l'attitude à prendre et quels moyens avons-nous à notre disposition pour remédier à la récolte trop hâtive faite par les agriculteurs ? Qu'avons-nous à opposer aux faucheuses pour contrebalancer la rapidité avec laquelle elles couchent sur le sol toutes nos meilleures fleurs mellifères ? Le sujet est actuel, pressant même. Les fourrages, composés de légumineuses comme les esparcettes et tant d'autres, ne doivent pas être traités comme les fourrages se composant de graminées, soit de fenasses. Ceux-ci doivent être fauchés les premiers parce que la fenasse durcit en mûrissant. Mais il en est tout autrement du foin se composant de légumineuses comme l'esparcette, trèfle, luzerne, etc., qui ne doivent être coupés qu'après que la floraison a complètement passé ; c'est une erreur de croire que la tige durcit et serait délaissée par le bétail. Au contraire, il n'en est rien et la récolte des fourrages légumineux en pleine floraison est la cause principale de leur éclaircissement et de leur disparition rapide, sans compter le double bénéfice qu'il y aurait à les cultiver pour la graine, toujours très demandée. Chaque apiculteur, paysan, employé ou même

pasteur devrait avoir au moins son journal d'esparcette. Le foin et la graine le paieraient doublement de ses frais, que le champ soit à lui ou qu'il le loue. Et quel plus grand contentement que de contempler un superbe pré d'esparcette fleurie et de pouvoir se dire : Roulez, tranchez, coupez, faucheuses de malheur; celui-ci vous ne l'aurez pas de sitôt.

L'Escogriffe.

NOUVELLES DES SECTIONS

La Côte neuchâteloise.

Rapport de l'année 1916 — 31 décembre.

Nous avons débuté il y a un an par une séance générale et administrative, tenue au Cercle libéral de Neuchâtel le 16 janvier 1916.

Les différents rapports sont lus et adoptés avec des remerciements adressés à notre caissier-gérant, pour la régularité des écritures, la bonne tenue de la caisse ainsi que la gérance générale.

Le nombre des sociétaires continue à s'accroître, nous sommes à ce jour 148 sociétaires, tous abonnés au *Bulletin*, petit journal qui nous est à tous si précieux. Nous invitons nos sociétaires à envoyer au moins une fois par semaine une correspondance au rédacteur du *Bulletin*, M. Schumacher, à Daillens.

Le nombre des ruches est, pour l'année 1916, par district :

	Rayons mobiles	Fixes	Total
Neuchâtel	632	88	720
Boudry	1341	62	1403
Val-de-Travers	561	151	712
Val-de-Ruz	621	272	893
Locle	311	44	355
La Chaux-de-Fonds	286	21	307
<hr/>			
Total, décembre 1916	3752	638	4390
Total, décembre 1915	3377	616	3993
<hr/>			
Augmentation en 1916	375	22	397

La fréquentation des séances a été bonne, souvent très bonne, et la réception chez les sociétaires qui nous invitent à visiter leurs ruchers toujours empreinte d'une franche cordialité, de beaucoup d'amabilité, aussi gracieuse que généreuse.

Le 10 mars, nous avons l'avantage d'entendre M. Forestier, de Founex, à l'Aula de l'Université de Neuchâtel, où nous avons passé d'utiles et agréables moments.

Puis les séances continuèrent :

Le 24 mars, par la vente des abeilles et du matériel apicole de feu M. Henri L'Eplattenier, au Bied de Colombier, vente très réussie à l'avantage du vendeur... Réunion et séance à la maison de campagne de M. Georges Belperrin.

Le 24 avril nous appelait également au domicile de notre regretté collègue M Paul Monnier, à Saint-Blaise, où eut lieu la vente de ruches et matériel, suivie d'une séance instructive.

Le 12 juin c'est M. Donzé, du Landeron, qui nous fait les honneurs de son rucher, lequel se ressent du mauvais automne de l'année 1915. De là, nous nous rendons chez M. Léopold Veuve, également au Landeron, où de belles colonies promettent beaucoup pourvu que la saison continue, mais voici la pluie, l'orage même, et il faut quitter le rucher et tenir séance dans le bel et grand atelier de notre amphytrion, où M^{mes} et MM. Veuve nous firent le plus cordial accueil.

Le 10 juillet, à Peseux, chez M. Emile Bonhôte, nombreuse assistance qui fait honneur aux vins généreux de ce grand village.

Le 6 août, au castel de M. Henri de Montmollin à La Borcarderie, oh ! merveille, nous y trouvons des hausses, complètement operculées, fait à noter en 1916, et, pour terminer les réunions de l'année, nous sommes invités à visiter le rucher modèle de M. Barbey, à Montmollin, et d'y tenir séance sous les rayons bienfaisants d'un soleil d'automne, soit le 11 septembre.

Chacun appréciera l'utilité de nos séances où la discussion générale et les idées émises par les assistants sont un enseignement dont tous profitent.

Au début de la saison, l'hivernage ayant été favorable à nos butineuses, chacun espérait pouvoir remplir bidons et bocaux... hélas ! il a fallu en rabattre; chez la majeure partie des propriétaires d'abeilles on a dû procéder au nourrissage stimulant en avril et mai; juin, froid et pluvieux, a obligé de continuer de nourrir essaims et ruches essaimées; juillet, maussade et peu chaud, faisait couler la floraison de la vigne, il fallut nourrir les ruchées retenues au logis par le mauvais temps et voilà août, mois pendant lequel notre caisse est mise à réquisition pour faire de forts achats de sucre pour la mise en hivernage de nos bestioles, dont les ruches sont toujours vides de provisions.

Pour beaucoup d'entre nous récolte absolument nulle et, pour le petit nombre, quelques kilos seulement

L'année 1916 comptera parmi les plus mauvaises aussi bien chez les apiculteurs que chez les viticulteurs.

Ainsi que le dit notre cher collègue M. Farron, espérons, sans nous

décourager, en des jours meilleurs, conservons nos colonies, puisque plus heureux que nos voisins des pays envahis par la tourmente nous sommes encore dans nos maïsons; les ruches, vides ou occupées, sont là; le printemps reviendra nous combler de biens et le Maître de toutes choses préparera la paix chez les humains, comme la vie à ceux qui auront survécu aux événements qui nous attristent depuis trop longtemps.

Amis et collègues en apiculture, debout pour travailler au bien général, qui sera celui de chacun de nous.

C. Béguin.

Section de Morges.

Notre section de Morges vient vous présenter ses remerciements pour la conférence que la Société romande a bien voulu nous réserver.

Le conférencier, M. Chatton, apiculteur à Romont, nous a entretenu sur la question de l'élevage des reines, conduite d'une colonie, etc. Il a fourni tous les détails nécessaires pour que chacun puisse mener à bien sa petite installation sans avoir recours à des achats d'ailleurs parfois risqués et enfin contraires aux intérêts de la bourse, que nous devons ménager, non plus par francs mais par centimes, pour le laitier et le boulanger déjà.

L'élevage de la reine est pour M. Chatton une pratique qui n'a plus de secret. Il a insisté sur l'importance du choix de la souche, qui doit fournir les sujets femelles et les sujets mâles, pour les uns et les autres, il veut qu'on ait fait preuve de capacité de travail réellement supérieure sans négliger trop les autres conditions pour être une bonne colonie. Ce choix fait, nous devons nous assurer de la disposition à élever de la colonie par le moyen du coin de rayon supprimé et qui doit être rebâti en cellules de mâles pour que la réponse soit affirmative.

Les cellules royales bâties, il conseille, à l'apiculteur pratiquant pour son usage seulement, l'essaim artificiel fait comme le conseille la *Conduite du rucher* ou selon la méthode Peter.

Il a fait allusion à tous les avantages de la fécondation par une station *ad hoc*, mais, malheureusement, on a le temps de les oublier bien des fois avant que la station fonctionne chez nous.

La marque des reines, l'offre de pollen au printemps, l'usage de l'emporte-pièces, ont retenu notre attention. Cette théorie aurait été cependant mieux saisie si elle avait été accompagnée d'un petit matériel pour une démonstration pratique.

Au cours de la saison, nous aurons des séances pratiques dans lesquelles quelques membres rendront compte du succès obtenu par l'application des conseils de M. Chatton.

Tallant.

Question N° 12.

Quelqu'un possède-t-il et céderait-il le plan d'un rucher-pavillon de 15 ruches environ, genre très simple et facile à construire? — Réponse au rédacteur qui la transmettra à l'apiculteur qui demande ce service.

NOUVELLES DES RUCHERS

M. Joseph Cardinaux, Châtel-Saint-Denis (814 m.), le 10 avril 1917.
— Malgré la tempête de vent et de neige qui règne presque sans interruption depuis deux jours, je n'ai pu m'empêcher d'aller, vers 1 heure, au moment d'une éclaircie, faire un tour devant mes ruches.

Comme leur propriétaire, le thermomètre marquant $+8^{\circ}$, quelques abeilles profitent du rayon de soleil qui se fait jour à travers les nuages pour jeter un coup d'œil au dehors. J'en aperçois quelques-unes à l'abreuvoir et il est probable que d'autres s'en sont allées rendre visite aux noisetiers les plus proches, tellement elles s'impatientent de voir arriver le printemps, le soleil et les fleurs.

Il semble que l'hiver, ce terrible hiver dont nous nous souviendrons longtemps, ne veut pas s'en aller, car il ne peut pas faire deux beaux jours l'un après l'autre. Ce n'est que vent ou bise, pluie ou neige, et pourtant on sent arriver le printemps. Il y a huit jours, prés et champs étaient ici encore entièrement couverts d'un épais tapis blanc. Aujourd'hui, malgré le vent, malgré la neige, on voit se multiplier partout et s'agrandir les quelques rares taches sombres que l'on apercevait alors dans les endroits bien abrités et aux flancs des coteaux exposés vers le midi. Le printemps est là.

L'hivernage de nos amies les abeilles s'est encore mieux passé que je ne le pensais, étant donné la rigueur de la température. D'après les renseignements que j'ai recueillis, je ne crois pas qu'il y ait diminution de plus du dixième des colonies vivantes au 1^{er} novembre.

Cette moyenne a été un peu dépassée chez moi, les deux colonies logées en ruche Tonelli ayant pour la seconde fois trouvé leur logement trop froid. Cette ruche ne vaut vraiment rien comme construction. J'ai encore perdu, outre une ruchette D.-B. très faible, un essaim logé dans une caisse à parois simples, une branche d'arbre chargée de neige étant tombée dessus, et une Dadant-Blatt.

La consommation a été irrégulière et assez forte. Les colonies qui ont hiverné avec du miel ont beaucoup plus sali que celles approvisionnées avec du sucre et quelques-unes ont un peu souffert de la dysenterie et de l'humidité. Les vingt et une colonies qui me res-

tent vont bien; elles sont en général bien plus faibles que ces années dernières. J'ai l'intention de faire un certain nombre de réunions.

J'ai aperçu le premier pollen les 18 et 19 mars. Il y a eu ensuite interruption jusqu'aux premiers jours d'avril. Nous avons maintenant comme fleurs les noisetiers, quelques colchiques et petites marguerites.

Les apiculteurs fribourgeois, sociétaires et non sociétaires, qui s'étaient inscrits à temps ont reçu dernièrement, par l'intermédiaire de la Société fribourgeoise, 5 kg. de sucre par colonie. Nous sommes ici contents de la qualité de ce sucre.

Par un ami, actuellement au service militaire à Saint-Maurice, j'apprends que les apiculteurs de cette région sont très mécontents de celui qui leur a été fourni. Voici, mot pour mot, ce que m'écrit mon ami à ce sujet :

« J'ai vu hier M. Heyraud, apiculteur à Saint-Maurice, président
« de la section d'ici. Il a reçu le sucre pour sa section, mais pitoyable
« comme qualité; des balayures de fonds de vaisseaux ressemblant
« plus à de la terre qu'à autre chose, avec des feuilles de roseaux
« et tout ce qu'on veut. Il se demande même s'il ose le donner aux
« abeilles; il craint qu'il y ait eu mélange avec d'autres produits chi-
« miques, etc. »

D'un autre côté, j'apprends que nos voisins vaudois de Blonay, Saint-Légier, ont été aussi mal servis que nos collègues du Valais. Ils craignent également que le sirop — si l'on peut appeler cela sirop — fait avec le sucre (?) fourni rende leurs abeilles malades. Il reste, paraît-il, au fond de l'ustensile dans lequel le sirop est fait une espèce de bouillie terreuse pleine de débris végétaux et autres.

Si solidarité n'est pas un vain mot, il me semble que notre Société doit faire une enquête au sujet des livraisons de sucre faites aux apiculteurs et cas échéant adresser une réclamation au Commissariat des guerres. Lorsqu'en ces temps de misère on a du sucre pour les liquoristes et les confiseurs, on doit en avoir pour les apiculteurs.

A vendre

quelques ruches DADANT-BLATT usagées et un certain nombre de beaux cadres bâtis DADANT-BLATT, grands et petits, ainsi que matériel apicole divers. S'adresser à **M. Arnold de SIEBENTHAL**, apiculteur à **Fontanney-sur-Aigle** (Vaud).

A vendre pour cause de santé

un rucher d'environ 60 ruches, dont 28 isolées, système D.-B. — Rucher bien outillé : Extracteur tourn. autom. neuf, maturateur neuf, 2-3 hausses bâties par ruche. A la même place : **Trois-Rods, Boudry**, un rucher d'environ 50 ruches, système Bürki, hausses mobiles, 2-3 hausses bâties par ruche. — Le tout pourra rester sur place cet été. — Ecrire à **H. Blaser**, inst., à **Boujean-Bienne**.

P.-S. — Le sucre pour le nourrissage du printemps est sur place.